

Roland Meyer

L'improvisation, une folie harmonieuse

Improviser, c'est faire sans préparation, c'est faire sur-le-champ ; que ce soit de la musique, des vers ou un dîner. Improviser, c'est exposer et s'exposer sans préalable. Ca veut dire en clair, qu'improviser, c'est : oser commencer ! À l'improviste. Et c'est là qu'on retrouve les trois temps de ce qu'est un impromptu : l'improvisateur s'ouvre à l'avenir (et non dans le futur comme chez HSBC) en s'autorisant le présent sans se laisser détruire par le passé.

On peut dire pareil de la psychanalyse. Ne croyez pas que tout ce qui se dit psychanalyste soit psychanalyste ; ne croyez pas que tout ce qui se prétend connaître la psychanalyse, la connaisse en quoi que ce soit. On peut même dire que plus on approfondit la théorie, plus on s'y ancre de façon à ne pas être délogé par elle. La théorie sert toujours de refuge au psychanalyste contre la psychanalyse, car la théorie paraît rassurante alors qu'il n'y a d'analyse que si à chaque instant, à chaque séance, à chaque présent, il faut se lancer dans le vide, j'allais dire sans filet... non dans le vide, mais sur la corde du funambule — c'est là à mon sens, l'impromptu en psychanalyse -, et non pas s'accrocher à la théorie ; et non pas s'accrocher à la partition.

France Delville nous a quittés. J'avais l'habitude d'intervenir ici, à ses côtés. Sa mort est pour nous une dernière leçon que nous avons à entendre. Il est obscène de parler de destin. « *La mort survient toujours à contretemps* » disait Lucien Israël. Elle ne s'inscrit jamais dans une trajectoire ; et attendre soi-disant la mort de quelqu'un ou sa propre mort pour donner un sens à sa vie, signe justement ce que partout en psychanalyse on appelle le ratage. On ne réussit jamais sa mort.

France Delville s'était inscrite dans la poignée de gens qui s'opposent à la médiocrité ambiante, ambiante notamment dans nos milieux. La menace qui pèse sur tout ce qui est de l'ordre d'une recherche fondatrice – d'une improvisation donc -, vient justement de cette médiocrité.

Et qu'est-ce que la médiocrité ? C'est ce qui se distribue équitablement à tout le monde. La médiocrité qui s'affiche dans les prétentions d'une psychanalyse qui se veut égale pour tous ; ou une médiocrité qui s'affiche dans les prétentions d'une musique qui se veut égale pour tous.

C'est dire qu'une psychanalyse médiocre est une psychanalyse qui a perdu toute sa spécificité. Ca veut dire qu'un morceau de jazz médiocre est un morceau qui a perdu toute subjectivité.

Il m'arrive souvent de prendre l'avion. Et je trouve que les aéroports dégagent un malaise neutre, en ce sens qu'ils cumulent les inconvénients du sol tout en se croyant dégagés de ses contraintes. Un aéroport est un lieu qui se voudrait libre et qui finalement, n'est que libéral. Toute la propagande du luxe, Prada, Chanel, Dior, Vuitton, s'y étale sans répit.

Et quiconque a la chance de déguster des macarons Ladurée à Orly a donc également celle de croiser, depuis des années, les immenses publicités pour la banque anglaise HSBC, dont une enquête magistrale vient de révéler qu'elle est l'une des plus grandes officines d'évasion fiscale au monde. Mais avant que n'éclate le scandale, je me sentais déjà menacé par les slogans débilés de HSBC. La bêtise me fait peur, avec sa puissance de tir omniprésente.

Par grands panneaux adhésifs collés partout dans les sas d'embarquement pour l'avion -, HSBC nous poursuit de sa philosophie vide. Une philosophie pour Narsouille et Nabilla pour ceux qui s'en souviennent. C'est du vide malin parce qu'il est stupide... Vous avez par exemple :

« Rien ne ressemble à demain » et : « Demain est plein d'opportunités ». On imagine facilement que des publicitaires et autres grands communicants ont dû plancher des heures et des heures pour obtenir ce grand résultat. C'est de la rhétorique de distributeur de billets.

Et il y a même des énoncés d'économie de marchés ; et là, ça se corse : « Dans le futur, tous les marchés auront émergé » prévient-on sans rire... C'est le rêve du libéralisme : que rien ne puisse échapper à la marchandise. Vous avez sur le panneau à côté : « Dans le futur, chaîne alimentaire et chaîne d'approvisionnement ne feront qu'une ». Qu'est-ce que ça peut bien vouloir dire ? Il y a des millions d'hommes qui ne mangent pas et des milliards qui bouffent de la merde... C'est une continuité bancaire.

Revenons au XIXe siècle, qui est l'avenir de ces prophètes : « Dans le futur, la succession s'organisera dès la naissance » ! Associée au message, vous avez l'image d'une paire de Berluti taille bébé. Trader dès le biberon, quel bel avenir.

Le « futur » ! Le futur, c'est leur obsession mais ils ont un sens faux de l'anaphore, car en français on dit « à l'avenir » et non « dans le futur », qui est un anglicisme que j'entends avec l'accent suisse. Il est vrai que « dans le futur », le français sera une langue sans enjeu ; pour ces Anglo-Saxons, elle est, depuis longtemps, une langue pittoresque, c'est-à-dire morte.

Une dernière sentence à laquelle on ne peut pas échapper dans ce cauchemar climatisé que sont les aéroports : « Dans le futur, l'éducation pourrait être votre meilleur investissement ». Alors là, c'est simplement génial. Ce n'est pas comme dans les autres injonctions du totalitarisme capitaliste où on dirait : « Dans le futur, l'éducation sera votre meilleur investissement ». On y met un conditionnel : « pourrait être » ! Ce conditionnel n'est-il pas sublime ? Attention aux masses, elles pourraient devenir sémiologues. Mais où a-t-on vu que des voleurs aient jamais favorisé l'éducation ?

Il faut être con comme un communicant pour ne pas croire que le langage peut être le lieu de la vérité. Et ne pas croire que le langage peut être le lieu de la vérité, c'est se résigner à subir la langue de bois mondialisée, ce grand mépris pour la langue qui est la monnaie commune des hommes.

Je ne peux que penser à ce que nous enseignait Lacan, lorsqu'il disait que :

« La psychanalyse est un remède à l'ignorance, mais elle ne peut rien contre la connerie ».

Et par les temps qui courent – et pas seulement dans les aéroports -, où un certain nombre de dégénérés armés, érotisent la souffrance et où surtout on oublie que le bonheur est un problème d'économie libidinale individuelle, je voudrais rappeler ce que nous disait Freud de la religion.

« La religion porte préjudice en imposant uniformément à tous, ses propres voies pour parvenir au bonheur et à l'immunité contre la souffrance. Sa technique consiste à rabaisser la valeur de la vie et à déformer de façon délirante l'image du monde réel, démarches qui ont pour postulat l'intimidation de l'intelligence. À ce prix, en fixant de force ses adeptes à un infantilisme psychique et en leur faisant partager un délire collectif, la religion réussit à épargner à quantité d'êtres humains une névrose individuelle, mais c'est à peu près tout. Il y a quantité de chemins pour conduire au bonheur, tel du moins qu'il est accessible aux hommes ; mais il n'en est point qui y mène à coup sûr. La religion elle-même peut ne pas tenir sa promesse. Quand le croyant se voit en définitive contraint d'invoquer les « voies insondables de Dieu », il avoue implicitement que, dans la souffrance, il ne lui reste, en guise de dernières et uniques consolation et joie, qu'à se soumettre sans conditions. Et s'il est prêt à le faire, il aurait pu sans doute s'épargner ce détour ».
(*Malaise dans la civilisation*).

Mais venons-en à notre sujet : l'improvisation, une folie harmonieuse.

Ne croyez pas que tout ce qui se dit improvisation soit de l'improvisation ; ne croyez pas que tout ce qui se prétend connaître le jazz, le connaisse en quoi que ce soit.

Par exemple, vouloir fabriquer d'autre Charlie Parker comme le veut le pervers de service dans Whiplash, en lui balançant des cymbales ou des tabourets dans la gueule, n'est pas un acte de création, et encore moins un avènement d'être. L'improvisation n'est pas affaire de légion ; l'improvisation n'est ni question d'école, ni question de discipline et encore moins de performance. Et ce n'est pas à coup de cravache qu'on libère le sujet parce que l'improvisation n'a rien à voir avec le masochisme. Laissons-ça à une certaine pornographie désignée, forcément niaise et 50 fois nuancée, c'est-à-dire à ceux qui d'oreille, n'ont que l'oreille de bois : 50 fois répétée... Dans l'improvisation, celui qui joue ne joue pas *de la* musique ; il joue *avec* elle, en même temps qu'il est joué *par* elle. Tout ce qu'on peut dire c'est qu'il joue *la* musique.

Ça pose une première question : une œuvre de jazz, peut-elle exister en dehors de l'improvisation ? Pour le dire tout de suite : c'est l'improvisation qui fait exister à part entière l'œuvre de jazz. L'improvisation est une interprétation créatrice qui permet au thème de jazz d'*ek-sister*, c'est-à-dire au sens étymologique : qu'*il sort de lui-même... donc de sortir d'elle-même*.

Improviser, c'est faire sans préparation, c'est faire sur-le-champ ; que ce soit de la musique, des vers ou un dîner. Improviser, c'est exposer et s'exposer sans préalable. Ca veut dire en clair, qu'improviser, c'est : *oser commencer ! À l'improviste*. Et c'est là qu'on retrouve les trois temps de ce qu'est un impromptu : l'improvisateur s'ouvre à l'avenir (et non dans le futur

comme chez HSBC) en s'autorisant le présent sans se laisser détruire par le passé.

On peut dire pareil de la psychanalyse. Ne croyez pas que tout ce qui se dit psychanalyste soit psychanalyste ; ne croyez pas que tout ce qui se prétend connaître la psychanalyse, la connaisse en quoi que ce soit. On peut même dire que plus on approfondit la théorie, plus on s'y ancre de façon à ne pas être délogé par elle. La théorie sert toujours de refuge au psychanalyste contre la psychanalyse, car la théorie paraît rassurante alors qu'il n'y a d'analyse que si à chaque instant, à chaque séance, à chaque présent, il faut se lancer dans le vide, j'allais dire sans filet... non dans le vide, mais sur la corde du funambule — c'est là à mon sens, l'impromptu en psychanalyse -, et non pas s'accrocher à la théorie ; et non pas s'accrocher à la partition. Encore moins, s'accrocher au bras phallique de celui qui s'érige en maître comme le fait Fletcher dans Whiplash. Vous l'avez compris, le maître mot dans Whiplash est : pas d'improvisation où vous êtes catalogué de pédale ou de gonzesse... « Faites comme je veux, non comme vous êtes ! » ; « Je suis là dans la meilleure école du monde et vous êtes mes objets ! »

Heureusement qu'à côté de ce discours capitaliste – tous prolétaires... -, il y a des musiciens de jazz, des improvisateurs. Des musiciens qui comme Coltrane, quand on lui demande comment il joue, on entend l'essence même de ce qu'improviser veut dire :

« Je pars d'un point et je vais le plus loin possible. Mais malheureusement il ne m'arrive que rarement de me perdre en route. Je dis malheureusement parce que ça m'intéresserait bien de découvrir des voies que je ne soupçonne pas : mon phrasé n'est qu'un simple prolongement de mes idées musicales, et je suis heureux que ma technique me permette d'aller très loin dans ce domaine » (*John Coltrane*).

Entendez ça : « *Je pars d'un point et je vais le plus loin possible* ». On est au cœur même de l'imaginaire musical ; quelque chose comme une partition intérieure. C'est le substitut d'une composition qui ne peut être écrite ; la trace qui témoigne de cette impossibilité de dire la substance intérieure : le Réel ; la folie harmonieuse que fait entendre le jazz aux oreilles qui ne sont pas « de bois ».

Ça permet d'emblée de soulever un lièvre de taille par rapport à notre thème de l'année : qu'est-ce que s'oppose à la folie ? Le raisonnable ? Le sérieux ? La sagesse ? Le jugement ? La santé ? Ou pis : le travail ?

Ce qui s'oppose à la folie, c'est la répétition ! La répétition et les monceaux de redites, les montagnes de répétitions vides dont la seule satisfaction qu'on puisse en tirer, est de voir que ceux-là mêmes qui viennent présenter leur marchandise sont tellement conscients de leur position d'imposture qu'il ne faudrait pas grand-chose pour qu'ils défaillent.

J'ai donné un titre à mon exposé d'aujourd'hui : Le jazz, une folie harmonieuse. J'aurais pu appeler cet exposé, aussi : la psychanalyse, une catastrophe féconde. Et j'en aurais dit la même chose. Pourquoi ?

Parce que dans le jazz comme en psychanalyse, il y est question du sujet. Et le sujet inventé par la psychanalyse est un dépassement de l'individu exclusivement préoccupé de sa survie. Or, si vous vous rappelez l'objectif du maître dans Whiplash, vous constaterez que l'ennui et donc la haine (c'est lié) qu'il secrète, découlent de ce que sa seule préoccupation est une préoccupation de survie et si possible de survie dans le confort : gagner le plus prestigieux des concours de musique et vendre ses objets – ses élèves — à ceux qui viennent, non pas écouter, mais acheter, comme on le fait sur les marchés aux bestiaux. Il n'y a aucun autre intérêt, aucune autre préoccupation et tout ce qui peut compromettre la stabilité de l'adaptation est honni et prohibé comme délit par les lois, et même comme péché par les religions de tout bord. Renoncer, chez ces gens-là, c'est un impératif : renoncer au désir et vous vivrez vieux et heureux ! C'est pourquoi le jazz et la psychanalyse sont tous deux, condamnés. Car ce qu'ils proposent n'est pas gratuit mais coûteux, ne favorise pas la longévité, ne favorise ni le travail, ni la famille, ni la patrie.

Par quelle folie, par quelle aberration est-on amené à entreprendre ce cheminement, cette recherche, je n'en sais rien, ou du moins c'est peut-être trop tôt pour le dire. Ce qui est sûr, c'est qu'au bout de l'impromptu, qu'au bout du chemin psychanalytique apparaît le sujet, non pas sujet de quelque chose, ou éventuellement sujet de l'inconscient si vous voulez, et tout ce que l'inconscient nous réserve.

J'ai rencontré souvent – parce qu'il y en a encore – quelques personnes qui avaient pu bénéficier du sermon de l'un des grands prêtres de la psychanalyse aujourd'hui. Et ils sortaient de cet office, béat, les yeux vers le ciel, la main sur le cœur en disant « *j'ai enfin compris Lacan* ». Quand on entend ça, une chose est sûre, c'est qu'à la psychanalyse ils ne pouvaient rien comprendre et pour cause.

Il y a donc une opposition fondamentale entre le souhait, le souci ou la prétention de comprendre la théorie et la pratique de la psychanalyse, la pratique de l'impromptu. Ce à quoi on assiste, c'est à une mise à l'école de la psychanalyse et de l'improvisation qui devient matière d'enseignement. Il y a des écoles, des conservatoires de musique qui existent, qui sans plus de vergogne que le roi nu, s'intitule « Écoles d'improvisation ». Le diable sait que, car c'est de lui qu'il s'agit, que c'est lui le diable, qui nourrit trop de musiciens, trop de psychanalystes de hachis d'école ou de marinade du même.

Qu'est-ce qui caractérise l'École ? On pourrait lui étendre la fière devise de l'Ordre des médecins que quelques-uns connaissent peut-être et qui est : tout prévoir. Ca pousse au suicide ça, tout prévoir ! Tout prévoir ! Que voilà une joyeuse vie en perspective. Avec un peu d'astuce on peut faire un emploi du temps où chaque acte, chaque pensée, chaque geste est prévu. Il y a un temps pour vivre et un temps pour mourir. Tout prévoir c'est prétendre en finir avec le dicton : « *mors certa, hora incerta* ». La mort est certaine, l'heure de la mort n'est pas certaine.

Qu'est devenu le lacanisme ? Plus grand-chose. On lit Lacan, non plus

dans le texte, mais au mieux dans les évangiles. Autrement dit, ce que le texte avait de mystérieux ou de poétique plus exactement, « a disparu pour devenir sous la férule d'instituteurs, un code ; et si l'on ne parle pas dans le code on vous tape sur les doigts » (Lucien Israël). Certains groupes, ne croyez pas que j'en vise un seul, certains groupes se sont fait la spécialité de faire la leçon, à ceux qui ne pensent pas droit, ou de critiquer ceux qui prennent des libertés et font prendre des risques à d'autres mais aussi à eux-mêmes (c'est ce que Fletcher dans *Whiplash*, appelle des « gonzesses »). Ce qui se perd avec la liberté disparue, c'est bien sûr l'humour même si on essaie de le conserver lui aussi dans les Écoles. Est-ce qu'il y a improvisation à en faire un enseignement ? Vous voyez ça ! Un enseignement sur l'humour, un enseignement sur l'improvisation... et pourquoi pas aussi un enseignement sur ce lieu du risque majeur, mais c'est un terme trop galvaudé pour qu'on ose encore le prononcer : l'amour.

« *L'amour, ça ne veut plus rien dire* ». J'ai lu ça dans un magazine de psychologie où, sur la page de gauche il y avait les fesses de Kim Kardashian. C'est dire que l'article était intéressant...

« Vouloir dire... ». Il faudra qu'on s'interroge un jour sur ce qu'on peut vouloir dire. Je ne dis pas qu'il n'y ait pas de travail, dans l'élaboration actuelle de la psychanalyse. Je dirai même qu'il y en a de l'élaboration de la psychanalyse. Mais du travail, naissent les familles et les patries et « *Arbeit macht frei* » dont j'avais parlé il y a quelque temps, ici. Ce qui nous amène donc à un dogmatisme qui n'est pas autre chose que l'application à la psychanalyse de ce que je dénonçais tout à l'heure, à savoir : la langue de bois. Et la langue de bois, bien sûr, fleurit dans la langue des politiciens. Malheureusement, aujourd'hui, on la trouve partout où s'instituent des maîtres-penseurs : surtout chez ceux qui se sont institués en gestionnaires de la psychanalyse et en commentateurs des textes fondamentaux. Est-ce à dire que tout commentaire doit être prohibé ? Sûrement pas : mais le commentaire ne peut se fonder que sur la connaissance du texte que l'on commente. Mais ce à quoi nous assistons aujourd'hui, c'est à la tentative de remplacer les textes fondateurs par des commentaires rassurants et lissants.

Un commentaire se fonde sur la connaissance du texte que l'on commente. C'est en cela qu'il est interprétation. L'improvisation, elle, se joue entre l'interprétation et la création en ceci qu'à la différence du commentaire, elle exige une forme de contemporanéité avec soi et avec autrui, toujours à l'affût de l'espace et du temps ici présents, *hic et nunc*. Elle est une *praxis* avant d'être une *poïesis* ; elle est une action avant d'être une œuvre ou alors si on veut, une œuvre en train de se faire, sans préparation, sans préalable.

La folie harmonieuse, l'improvisation, ne véhicule pas un sens lié aux signifiants qu'on y emploie ou qu'on y introduit ; il véhicule le sujet vers l'autre et l'autre vers le sujet. L'inverse est d'ailleurs magistralement présent dans *Whiplash* : le langage ne véhicule pas le sujet vers l'autre. Pour deux raisons : il n'y a pas de sujet, il n'y a pas d'autre. Une troisième raison : dans *Whiplash*, il n'y a pas de langage qui permette aux musiciens de se dire : donc pas d'improvisation possible.

C'est à partir de cette considération, à partir de ce rappel simple sur le

langage qu'on peut commencer à répondre à la question : comment l'analyste produit-il des effets ? Comment le musicien produit-il des effets ? Car l'analyse comme la musique, se jugent à leurs effets. Il faut en finir avec le rabâchage : l'analyse ne produit pas d'effets ou ne doit pas produire d'effets. Je ne parle pas, bien entendu, d'effets thérapeutiques, bien que ce ne soit pas déjà négligeable, mais ça, c'est facile.

L'aiguillon le plus précieux durant toute la découverte freudienne, durant toute la phase féconde de sa découverte, c'est l'amour. Le champ, le domaine de la créativité, le domaine de l'improvisation, est coextensif à celui de l'amour. D'où on peut conclure que la fonction du psychanalyste est une fonction d'échenillage. Écheniller les pousses de l'amour.

Et je vais poursuivre la comparaison botanique, en disant que certains parasites sont extérieurs à la pousse, au rejeton – penser au maître dans Whiplash -, et que d'autres lui sont intérieurs (pensez à l'histoire d'amour que vit le jeune batteur).

Le parasite extérieur, c'est le père. Le père, le signifiant « père » duquel Lacan faisait ce jeu de mots qui aurait dû faire dresser l'oreille à ceux qui en avaient : « *je père-sévère* » (le maître dans Whiplash).

C'est apparemment un bon jeu de mots mais c'est surtout un jeu de mots qui fait apparaître la fonction du surmoi. Les pères sévères, les censeurs, les intégristes en tout genre sont des suppôts, non pas de Satan, mais du surmoi. C'est vrai qu'ils peuvent tuer (on en a plein d'exemple depuis ce début d'année), mais seulement au physique. L'esprit sort renforcé de l'épreuve. Il y a une tentation à imiter le père qui est aux cieux (ou de l'idéaliser) lorsqu'on est un suppôt. Mais ce qu'on fait à ce moment-là, c'est imiter uniquement quelques-uns de ses attributs qui, bien sûr, lui sont attribués par l'être humain. Et l'un de ces attributs, c'est la sévérité, la fonction du juge, l'incarnation de la loi implacable. On construit ainsi l'image d'un père persécuteur opposé point par point à ce qu'on lui prête comme fonction au père, à savoir le père créateur (celui qui rappelle au combien « *c'est dur d'être aimé par des cons* »). Ca ne peut pas être le même. On assiste là à une espèce de tentative dérisoire de créer, de prêter un surmoi aux dieux. C'est Dieu qui exige de nous, disent leurs prêtres, des actes positifs et nous imposent des interdits. Ces interdits qui sont toujours infiniment plus abondants que les actes positifs et créateurs. Et c'est à partir de là qu'on peut tenter de donner une définition de l'amour. En effet, la réduction surmoïque, la réduction au surmoi mène à la répétition. Le surmoi détruit, le surmoi tue. Pour preuve, le jeune trompettiste de l'École qui s'est suicidé et qui n'est pas mort dans un accident de voiture comme le dit Fletcher. Par contre, et c'est là que c'est intéressant, le jeune batteur, lui, fait un accident de voiture d'avoir oublié la partition. Il n'en meurt pas : sauvé par l'oubli de la partition.

À l'inverse, l'improvisation qui est une métaphore de l'innovation, de l'inouï, du jamais vu, du jamais entendu – du « c'est fou ! » comme on dit dans ces cas — constitue le domaine de l'amour. « *L'amour c'est justement ce qui vient amener ce qui jusque-là n'existait pas pour une personne, pour un couple, pour un groupe, peu importe* » (Lucien Israël). L'amour n'est pas la soi-disant répétition d'un amour primordial. L'amour n'est jamais la répé-

tition de ce qui a pu se jouer avec la mère, de ce qui a pu se fantasmer avec la mère. Cet amour-là n'a pour seule fonction que de disparaître, que de faire place nette par le deuil et c'est sur ce deuil que des expériences nouvelles ouvertes sur l'avenir peuvent se développer, peuvent se dérouler, peuvent se jouer, alors que l'amour de la mère n'est qu'un vain ressassement d'un passé définitivement aboli et mort. Ce qui fait que, encore une fois, l'improvisation dit de l'amour « *c'est toujours la première fois* ». Ca n'est pas la répétition. L'amour ne renforce pas le Moi. Il crée le sujet. C'est là, la fonction de l'analyse, c'est là, le sens même de l'improvisation.

Denis Levailant, un commentateur de jazz disait :

« Je sais ce que font tous les improvisateurs. Je sais ce que joue Keith Jarrett. J'ai reconnu dans son jeu Schumann, Ravel, Debussy, Bartók, Bach, le blues, le gospel ; rien de bien nouveau. Mais je ne sais rien de Keith Jarrett. Je prends son piano en plein corps. Il a réinventé l'improvisation solitaire, le récital à l'aventure : c'est un grand novateur. Il relègue les questions de langage, de style et de discours au musée des horreurs. Ce jeu continu, cette énergie tendue se jouent des formes comme des normes ».

L'improvisation en jazz se situe entre interprétation et création. Du côté de l'interprétation d'abord, car il s'agit malgré tout dans le jazz classique, d'interpréter un thème, au plus juste de son écriture ou de sa réécriture. Du côté de la création ensuite, car le jeu consiste, à improviser à partir du thème, quitte à s'en éloigner pour mieux y revenir : « *je pars d'un point et je vais le plus loin possible* ». Ca veut dire que le texte musical — la grille harmonique -, n'est jamais qu'un prétexte à un autre imaginaire musical. C'est comme avec l'amour. L'œuvre n'existe qu'improvisée, détournée, réappropriée. L'œuvre de jazz, n'existe jamais en elle-même et par elle-même : sa création n'est possible que là où l'improvisation est absolument constitutive de l'interprétation.